trez pas l'horrible lassitude de l'homme qui a tout vu, tout entendu, tout ressenti et pour qui les chefs-d'œuvre eux-mêmes deviennent des rengaines.

Le regard de l'Espagnol avait repris l'expression caractéristique de la manie raisonnante.

Cet homme devait avoir atrocement souffert pour en être arrivé à rechercher ainsi la solitude.

Marcel le plaignait ; mais il n'en laissa rien voir.

—Quoi qu'il en soit, dit-il, je vous remercie, monsieur, de m'avoir initié aux beautés de l'art. Par ces tableaux, que complétait si bien votre musique....

—Ma musiquette !....

—J'ai compris, acheva Marcel, que le poète ne doit pas se confiner dans les livres. Je ne serai jamais un peintre ; mais j'apprendrai à admirer la peinture ; je ne serai jamais un musicien, mais je connaîtrai les œuvres des maîtres.

—Bravo, jeune homme ! et au bout de cette excursion dans le domaine du beau, vous arriverez, épuisé de fatigue, dégoûté de tout. En attendant, me pardonnerez-vous une indiscrétion ?

—J'aurais mauvaise grâce, monsieur, à ne pas vous écouter comme le mérite l'ami, le bienfaiteur de mon père.

—Singulier bienfaiteur ! interrompit l'Espagnol. J'ai payé ces vingt-cinq tableaux en tout et pour tout seize mille francs et ils valent aujourd'hui plus d'un million. Bref, mon garçon, avez-vous besoin d'argent pour continuer vos études ? je suis tout prêt à vous rendre service.

Le fils de Julien Lartigue était venu chez don Lardiguez pour voir les tableaux de son père et non pour solliciter un secours. N'ayant pas encore épuisé ses ressources, étant décidé à vivre au besoin de son travail, il se serait fait un scrupule d'accepter un argent qu'il ne voyait pas la possibilité de rendre.

Ainsi raisonne le poète qui n'a pas encore été aux prises avec les nécessités de l'existence.

Un autre que Marcel aurait profité de l'aubaine en la considérant comme une sorte de dédommagement.

Mais aucune pensée de blâme ni de critique ne venait à l'esprit du jeune homme.

Il refusa simplement :

—Merci, monsieur, et du fond du cœur. Je suis, pour l'instant, à l'abri du besoin.

Il sentit que le regard de l'Espagnol pénétrait au fond de sa pensée.

—Brave garçon ! murmura don Juan Lardiguez.

Puis, lui saisissant la main et la tenant serrée dans les siennes :

—Si jamais, dit-il, vous vous trouviez dans la gêne, comptez sur moi. Point de fausse honte, jeune homme ! Les vrais amis sont rares et c'est point leur faire injure que de douter de leur parole. Ne manquez pas, surtout, quand votre Muse naissante sera bien en forme ; ne manquez pas, dis-je, de m'adresser les poésies qu'elle vous aura inspirées. Je serai très heureux de suivre vos progrès, d'applaudir à vos premiers succès.

Très ému par ces protestations de sympathie, Marcel ne savait que balbutier de nouveaux remerciements.

Don Juan Lardiguez le reconduisit jusqu'à la grille d'entrée.

Les dogues avaient cessé d'aboyer, comme si leur instinct leur avait fait deviner que le visiteur était maintenant de la maison.

Après avoir serré une dernière fois la main du vieillard, Marcel allait s'éloigner lorsque celui-ci le retint amicalement.

—A propos jeune homme, vous ignorez peut-être que les Esternas ont une fortune dans leur bicoque ?...

Et comme Marcel le regardait avec étonnement :

—Une fortune ! répéta-t-il : le portrait de la mère Esternas, peint par votre père, est son plus beau chef-d'œuvre. Mon cousin Clakay ! le paierait cent mille francs comme un sou. C'est un amateur sérieux, mon cousin Clakay ! Il est venu ici, l'année dernière, et il m'a offert cinq cent mille francs de ma galerie de tableau. Naturellement, j'ai refusé. J'aurais pu lui faire admirer le portrait de la mère Esternas ; mais il serait capable de l'acheter, et dame ! ça me priverait.

Ce disant, don Juan Lardiguez souriait avec malice, comme un homme qui a joué un bon tour à son prochain.

—Chaque fois, continua-t-il, que je passe devant la porte de votre nourrice, j'entre, sous un prétexte quelconque ; je bavarde un instant, histoire de reposer mes yeux sur la perle du maître, chef-d'œuvre inconnu que vous pourriez vendre à Clakay, quand vous voudrez. Tout justement, cet archi-millionnaire est à Paris. Allez le voir de ma part, il vous recevra bien.

Marcel devint cramoisi.

Vendre le portrait de la mère Esternas lui semblait une action monstrueuse.

—Oh ! fit-il, nous n'en sommes pas là.

Et saluant assez froidement l'étrange vieillard, il reprit le chemin de la maison.

En chemin, il rencontra la mère Esternas, qui venait à sa rencontre.

—Accours vite, lui dit-elle, tu arriveras peut-être à temps pour empêcher mon homme de vendre sa femme.

Elle plaisantait et, pourtant son bon sourire s'était envolé.

—Expliquez-vous maman Louise ?

—Voilà, pétiot chéri : deux touristes sont entrés chez nous et nous ont demandé à se rafraîchir. On leur a donné du lait de chèvre. Tout en causant, ils ont aperçu mon portrait peint par ton père et ils ont offert, devine combien ?...

Marcel s'était arrêté. Flairant une escroquerie :

—Vite, maman Louise, achevez ?

—Ils en ont offert d'abord cent francs. Le père a refusé, bien entendu. Alors, l'un d'eux, un grand qui a l'accent anglais, s'est écrié : " Moi, j'en donne mille francs net et je paie comptant. Alors, le père a pensé à toi, qui a tant de mal à Paris. " Ça ferait l'affaire de Marcel, m'a-t-il dit ; il pourrait achever ses études. "

—Et tu as refusé ton consentement, n'est-ce pas, maman Louise ?...

—Ma foi oui ; il sera toujours temps d'en venir là.

—Et alors ?...

—Et alors, l'autre touriste s'est écrié à son tour : " Moi, j'en donne quinze cents francs ! " Le père allait accepter, lorsque j'ai eu l'idée de lui dire qu'il fallait d'abord t'en parler.

—A la bonne heure !

Et, sans en demander d'avantage, Marcel s'élança vers la maison, où il arriva tout essoufflé.

Les deux touristes avaient étalé sur la table soixante-quinze louis qui tiraient l'œil du père Esternas.

—Tu consens, pétiot ? lui dit ce dernier ; c'est pour toi, pour t'aider dans ce grand Paris où il en faut tant, de ces jaunets, tant et tant !

Le père Esternas était tout prêt à sacrifier à l'avenir de Marcel le portrait de sa chère femme.

—Comment ! s'écria le jeune homme, cette toile est ce que vous avez de plus précieux ! Elle conservera éternellement la jeunesse, la beauté éclatante de maman Louise ! Et vous vous en sépareriez ! Ah ! mais non ! !

—Puisque je te dis que c'est pour soi..'

—J'aimerais mieux manger du pain sec jusqu'à la fin de mes études que d'autoriser ce marché... de dupe !

A ce dernier mot, les deux touristes se regardèrent avec inquiétude.

L'Anglais, voulant être fixé de suite sur la valeur réelle de l'attaque, simula l'indignation :

—Par exemple, monsieur, nous offrons quinze cents francs d'un méchant petit tableau qui a eu la chance de nous plaire, et...

—D'un méchant petit tableau peint par Julien Lartigue, interrompit Marcel. A qui croyez-vous donc parler, monsieur ? je suis le fils de Julien Lartigue.

Les deux compères ne s'attendait pas à cette toile.

Ils demeurèrent cois.

Après un silence durant lequel Marcel jouissait de leur confusion, l'Anglais hasarda cette offre, qu'il croyait séduisante :

—Cinq mille francs payables immédiatement, c'est mon dernier mot.

—D'abord, répondit Marcel, il n'est pas à moi, ce méchant petit tableau ; ensuite, M. Esternas ne le vendra à aucun prix. Vous êtes ici chez des gens qui ne sont pas encore assez pauvres pour vendre leurs reliques.

La mère Esternas, rentrée depuis un instant, approuva.

—Bravo, pétiot ! s'écria-t-elle. Je ne veux pas qu'on m'emporte d'ici, même en peinture. Je suis accroché là, au-dessus de la cheminée, depuis tantôt quinze ans, et j'y resterai même après ma mort ! n'est-ce pas, pétiot, puisque c'est toi qui hériteras de la maison.

Mais les père Esternas, roulant son béret dans ses mains calleuses, se disait, le regard illuminé : " Cinq mille francs ! c'est une fortune, *Diou vivan !* "

—Qui aurait cru, dit-il en riant, que ma femme valait tant que ça. Tu es fou, pitiot, prends-les donc, les cinq mille francs au monsieur.

Les touristes tiraient déjà des billets de banque de leurs portefeuilles.

Marcel, d'un ton bref, les arrêta dans ce beau mouvement :

—N'insistez pas, messieurs, ce méchant petit tableau n'est pas à vendre !

Le père Esternas avait trop de confiance en son " pétiot " pour lui désobéir.

—Pas à vendre ! répéta-t-il. Inutile d'insister.

Les deux touristes, qui paraissaient consternés, se retirèrent après avoir jeté un long regard de convoitise sur le chef-d'œuvre qu'ils avaient traité du haut de leur grandeur.

De la fenêtre, caché derrière le rideau, Marcel les suivit des yeux.

Ils se retournèrent à plusieurs reprises, comme pour graver le paysage dans leur mémoire.